

Emeric MORIAU

## HEROISMES DANS *THE LORD OF THE RINGS* : UNE SOLUTION DE CONTINUITÉ ?

En 1954 puis 1955, Tolkien, professeur à Oxford et spécialiste de *Beowulf*, publie, après deux décennies de travail, trois volumes d'une même œuvre, *The Lord of the Rings*, qui fait suite à son premier succès *The Hobbit*<sup>1</sup>. Il n'y aurait *a priori* rien de miraculeux dans cette publication, réclamée par les éditeurs depuis des années, si Tolkien avait achevé d'autres œuvres majeures, qu'il travaillait, pour certaines, depuis 1917 et s'il n'insistait pas sur le coût moral de cette entreprise épuisante : « It is written in my life-blood, such as that is, thick or thin ; and I can no other »<sup>2</sup>. Pendant ce temps, cet homme, en correspondance avec son fils engagé dans la seconde guerre mondiale, ne cache nullement son admiration pour le courage des héros des *Eddas*, pour ses compagnons d'armes de la « grande guerre » et pour sa mère, morte, selon lui, en martyre de la foi catholique dans une intransigeante Angleterre.

Au-delà des difficultés matérielles bien réelles de la publication d'après-guerre, ce long délai, les constantes réécritures de l'œuvre et le statut exclusif que lui accorde l'auteur s'expliquent alors peut-être par la convergence de l'enjeu de l'œuvre et de la vie intellectuelle de Tolkien, à savoir la problématique de l'héroïsme. Depuis longtemps, en effet, le professeur Tolkien réfléchit sur les tensions qu'il considère presque irréconciliables entre trois sources concurrentes d'héroïsme. Le Christianisme marque son enfance sous la protection d'un prêtre et dominée par le souvenir des sacrifices maternelles, et les paroles mêmes de Tolkien clarifient à la fois le statut religieux de l'œuvre et les raisons de sa dissimulation :

*The Lord of the Rings* is of course a fundamentally religious and Catholic work ; unconsciously so at first, but consciously in the revision. That is why I have not put in, or have cut out, practically all references to anything like « religion », to cults or practices, in the imaginary world. For the religious element is absorbed into the story and the symbolism<sup>3</sup>.

D'autre part, l'héroïsme médiéval peuple ses lectures épiques les plus formatrices, ses études linguistiques ainsi que son enseignement et ses premières productions littéraires. Enfin, l'expérience de l'héroïsme quotidien des humbles durant la première guerre mondiale a profondément frappé Tolkien et est ravivée en ces années de conflit mondial<sup>4</sup>.

Peut-on associer le statut spécifique de *The Lord of the Rings* dans le parcours éditorial et littéraire de Tolkien à une résolution stable des tensions permanentes entre ces trois sources d'héroïsme ? Une configuration de l'héroïsme qui lui permettrait, pour ainsi dire, de conjurer l'inachèvement ? Le dynamisme de la réflexion de Tolkien dans ses œuvres

<sup>1</sup> J.R.R Tolkien, *The Lord of the Rings*, composé de *The Fellowship of the Ring*, *The Two Towers* (parus pour la première fois en 1954) et *The Return of the King* (paru pour la première fois en 1955), Boston - New York, Houghton Mifflin Company, 2004 - abrégé en *LOTR* dans l'article - ; J.R.R Tolkien, *The Hobbit : or There and Back Again*, Boston - New York, Houghton Mifflin Company, 2001.

<sup>2</sup> Extrait de la lettre 109 adressée à l'éditeur de Tolkien, Sir Stanley Unwin (J.R.R Tolkien, *The Letters of J.R.R Tolkien*, éd. H. Carpenter et Ch. Tolkien, Londres, Harper Collins Publishers, 1995). Les références des lettres données dans la suite de l'article renvoient à cette édition.

<sup>3</sup> Lettre 142.

<sup>4</sup> Ces éclairages sont développés dans la biographie de référence de Tolkien : H. Carpenter, *J.R.R. Tolkien : A Biography*, Londres, Houghton Mifflin, 2000.

successives, mineures ou non, publiées ou non, interdit certes de figer une doctrine sur l'héroïsme, de prononcer un ou des solutions définitives à l'équation que retravailla sans cesse l'écrivain. Cela dit, *The Lord of the Rings* constitue bien une satisfaction provisoire ou, pour mieux dire, une représentation cohérente et hiérarchisée de l'héroïsme. Le pari de cet article consiste non seulement à décrire cette cohérence esthétique et idéologique mais aussi à démontrer que, partant d'une admiration pour les modèles héroïques médiévaux, le récit finit par les remettre en cause ou les dépasser, notamment par le biais de l'éthique chrétienne. La sainteté chrétienne apparaît alors comme l'horizon ultime d'un processus compatible avec toutes les formes d'héroïsme, à savoir l'ennoblissement. Issu d'une conférence tenue avec Laurent Alibert, le propos doit être croisé avec ses travaux sur l'héroïsme dans *Farmer Giles of Ham* et *Lays of Beleriand* qui révisent, anticipent, approfondissent ou complètent les clivages de l'héroïsme selon Tolkien, grâce en particulier à de nouvelles implications médiévales et génériques<sup>5</sup>. Il doit également être relativisé par l'approche complémentaire des contemporains de Tolkien, comme T. Shippey, qui situent *The Lord of the Rings* dans le mouvement de redéfinition de l'héroïsme par la fiction qui anime l'après-guerre<sup>6</sup>.

#### MAIS OU SONT LES HEROS D'ANTAN ?

##### *Les éclairages efficaces de la tradition héroïque*

La richesse, la clarté, l'intensité du traitement de l'héroïsme dans *The Lord of the Rings* sont telles qu'on se verrait forcé, pour ne pas trahir le récit, de conférer à chaque personnage un discours sur l'héroïsme, et même d'interroger les éléments les plus neutres de la *diégèse*. Cependant, quantité de signaux fonctionnant en rappel de la littérature épique ou du mythe contribuent à définir Frodo et Aragorn comme des héros traditionnels. Des convergences significatives, remarquables dès la première lecture, autorisent ainsi à porter l'attention sur ces deux figures incontournables. D'autres travaux font d'ailleurs la preuve que les clivages et les mécanismes de l'héroïsme construits à travers Frodo et Aragorn sont transposables, au moins partiellement, sur les autres personnages<sup>7</sup>. L'ambition n'est donc pas déraisonnable, qui voudrait, le temps d'un article, rendre compte des mécanismes héroïques animant nos deux héros.

Parmi les convergences évidentes qui valorisent les deux protagonistes, il y a, en premier lieu, leur importance narrative : très rares sont les chapitres où Frodo ou Aragorn n'apparaissent pas, ils sont globalement les moteurs de la *diégèse* grâce au départ de Frodo. L'absence de Gandalf à Bree et sa mort à la Moria font d'Aragorn le guide naturel des Hobbits puis de la compagnie des marcheurs. La responsabilité de Frodo et Aragorn dans la narration sont exemplairement soulignées par l'explicitation de leurs missions, le propre du héros étant bien de posséder une quête. Frodo est le porteur de l'Anneau par héritage de

<sup>5</sup> Le premier est un récit parodique publié dans J.R.R Tolkien, *The Tolkien Reader*, recueil incluant *The Homecoming of Beorhtnoth, Beorhelm's Son*, *On Fairy Stories*, *Leaf by Niggle*, *Farmer Giles of Ham* et *The Adventures of Tom Bombadil*, New York, Ballantine Books, 1966. Le second titre est un poème épique maintes fois remanié et disponible grâce au regroupement des œuvres posthumes intitulé : J.R.R Tolkien, *The History of Middle-earth 3 : The lays of Beleriand*, éd. Ch. Tolkien, London, Harper Collins Publishers, 2002.

<sup>6</sup> Les deux ouvrages indispensables de T. Shippey sont J.R.R. Tolkien *Author of the Century*, New York, Houghton Mifflin Company, 2000 et *The road to Middle-earth*, Londres, Harper Collins Publishers, 1982.

<sup>7</sup> On peut, entre autres, faire référence à l'article Paul Airiau, « La chute de Gandalf dans la Moria », *Tolkien trente ans après*, dir. V. Ferré, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2004. Concernant les Hobbits, voir l'analyse de Vincent Ferré dans V. Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2001.

Bilbo puis par décision du conseil d'Elrond, il a pour mission de le conduire en Rivendell puis de le détruire à Orodruin. Aragorn a temporairement la charge de la compagnie mais surtout il est appelé à restaurer le Royaume des hommes, comme on l'apprend progressivement.

On sait, d'autre part, que les héros sont caractérisés par leur mobilité, facilitée ou inaugurée par des conditions familiales prototypiques. Le « désir d'aventure » de Frodo se conjugue avec sa « bâtardise », son étrangeté relative aux usages de *Bag End* et sa relation privilégiée avec un autre marginal, Bilbo. Celui-ci se trouve être son oncle, ce qui rappelle la filiation entre Gauvain et Arthur ou Roland et Charlemagne. L'errance est définitoire pour Aragorn : il commande un peuple de rôdeurs et jusqu'à son surnom, Strider, rappelle qu'il n'a, pour ainsi dire, pas de foyer. Que l'errance des deux héros ait été choisie ou pas importe finalement peu à ce stade de l'identification des supports héroïques car ils rejoignent bon gré mal gré le paradigme traditionnel.

La marginalité caractérise souvent le héros ; ni Aragorn ni Frodo ne dérogent au modèle : leur statut précoce d'orphelin les exclut presque de leur communauté d'origine ou exige d'eux des responsabilités précipitées qui les isolent. Aragorn est l'un des rares hommes dans le royaume de l'elfe Elrond et Frodo vient d'une famille du sud de *the Shire* victime des cancanes de *Bag End*. Son goût pour les histoires et les langues exotiques ainsi que les fréquentations étrangères de son oncle indiquent à quel point Frodo constitue une figure décalée face aux normes de *the Shire*.

Enfin, les héros sont régulièrement annoncés voire attendus. Or, Frodo et Aragorn sont les bénéficiaires des rares annonces surnaturelles du texte. Par exemple, Boromir rejoint Rivendell à la suite d'un rêve présageant le rôle décisif d'un semi-homme dans les guerres de l'Anneau. Aragorn, héritier d'Elendil, est appelé à son devoir par un message d'Elrond qui l'encourage à affronter le chemin des morts et les épreuves de la royauté, spécialement conçues pour lui. Les deux héros suscitent de plus un climat d'attente : la rumeur de l'arrivée de l'héritier d'Elendil provoque beaucoup d'espairs et quelques remous en Gondor tandis qu'en Lórien on attendait l'arrivée de la compagnie et qu'on réserve un accueil spécifique à Frodo.

On pourrait rapidement ajouter que de nombreux héros ne deviennent tels qu'après avoir imité les gestes et les rituels d'un modèle paradigmatique. C'est le cas notamment dans le mythe, forme de pensée qui conditionne fortement *The Lord of the Rings*. L'ouvrage lui-même débute par l'évocation du mythe qu'est devenu Bilbo dans *the Shire* et développe abondamment les intentions mimétiques de son neveu Frodo (entre autres gestes paradigmatiques troublants, il va même jusqu'à repasser devant le Troll de l'aventure de jeunesse de Bilbo). Concernant Aragorn, il va sans dire qu'Elendil et Isildur sont des modèles incontournables. Dans tous les cas, le choix d'un parent ou d'un ancêtre pour modèle consolide la vraisemblance psychologique de l'imitation mythique<sup>8</sup>.

#### *L'héroïsme fléché par la chevalerie*

Non content d'offrir une identification claire des figures héroïques grâce à l'actualisation des discriminants traditionnels du récit, *The Lord of the Rings* associe régulièrement Frodo et surtout Aragorn à la chevalerie et, par voie de conséquence, à ses valeurs héroïques spécifiques. Approbation ou suspicion envers la chevalerie, cette orientation n'a rien d'étonnant au regard de la fascination de Tolkien pour le Moyen Âge et de sa fréquentation

<sup>8</sup> Tous les critères structurels et idéologiques exploités dans cette partie pour définir le héros sont récapitulés à propos des figures médiévales par M. L. Chênerie, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1986. Cet ouvrage examine également les valeurs chevaleresques d'Armes et d'Amour évoquées dans la suite de cette étude.

permanente des textes médiévaux. Mais elle est indispensable à déterminer puisqu'elle constitue l'esthétique et l'éthique par lesquelles s'actualise l'héroïsme selon Tolkien. L'analyse, par exemple, de la féodalité en *Middle-earth* ou du cadre courtois des relations interpersonnelles pourrait être menée et attester l'affinité particulière entre le Moyen Âge et *The Lord of the Rings*. Dès lors, il suffit de signaler une manifestation stylistique de cette emprise médiévale, qui structurera par la suite le clivage idéologique : la pratique typique du roman chevaleresque, l'entrelacement, traduit une forte empathie pour l'héroïsme médiéval. Une nuance de taille pourtant : il n'y pas à proprement parlé de « *knights* » identifiés dans *The Lord of the Rings*. La désignation renvoie à des serviteurs anonymes de grands seigneurs, tels Theoden, Denethor ou Imrahil. La caractérisation d'Aragorn et de Frodo fonctionne donc en termes d'imaginaires et de traditions littéraires convoqués ; non pas en tant que réalité professionnelle et sociologique, comme dans les romans médiévaux.

Aragorn, à l'évidence et même s'il n'a pas le titre de chevalier, concentre l'idéologie chevaleresque : sa fonction royale, croissante durant le récit mais officialisée seulement à son terme, lui confère une supériorité progressivement plus lumineuse et en fait non pas un chevalier à part, mais le modèle de la chevalerie. À ce sujet, les historiens expliquent que les cérémonies chevaleresques (comme l'adoubement) sont un transfuge de l'idéologie royale, passée à la chevalerie locale à la faveur de l'effondrement de la monarchie carolingienne<sup>9</sup>. Dans cette optique, Aragorn, en tant que roi en puissance, est plus qu'un chevalier, c'est le modèle des chevaliers.

Il a plus qu'un lignage prestigieux à faire valoir dans le roman : c'est un combattant exceptionnel ; dès le début, il se distingue par son courage exemplaire en affrontant seul les Nazgûl à Amon Sûl après les avoir déjoués de sang-froid à Bree. S'il n'est pas adoubé dans le récit, il s'est familiarisé avec les chevaux et le service féodal en s'engageant sous de fausses identités sous les ordres de Denethor, intendant du Gondor ou Theoden, roi du Rohan : « He went in many guises, and won renown under many names. He rode in the host of the Rohirrim, and fought for the Lord of Gondor »<sup>10</sup>. De plus, une solennité emphatique accompagne la remise de son épée Andúril, héritage de la victoire de son ancêtre Isildur et, par conséquent, de la fonction juridico-militaire royale qu'il assume. Comme l'écrit Vincent Ferré dans *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, l'héroïsme d'Aragorn est en tout point conforme à un modèle chevaleresque arthurien issu des romans bretons.

L'imaginaire chevaleresque est également fondé sur une éthique spécifique de l'Amour, dérivée du *fin'amor* provençal ou de l'approche romanesque de Chrétien de Troyes. Or, Aragorn inscrit précisément dans cette tradition sa passion amoureuse pour la princesse elfe Arwen. Aragorn réactualise l'idéal du *fin'amor* dont il reprend fidèlement les caractéristiques romanesques, à savoir errance à finalité matrimoniale, relation charnelle (implicite évidemment) et épreuves qualifiantes avant l'union. En revanche, il tient à distance les caractéristiques lyriques du *fin'amor* comme l'adultère. Ce choix n'est pas innocent : Tolkien a édité *Sir Gawain and the Green Knight*, un roman qui interroge la résistance du héros face à la tentation de l'adultère et du *fin'amor*, comme il l'explique dans la postface<sup>11</sup>. Tolkien reproche au *fin'amor* son indifférence envers le mariage. Si Aragorn souffre discrètement par amour, c'est d'impatience et d'inquiétude probatoires et non d'une impossibilité ontologique d'union, malgré le fossé qui sépare *a priori* un mortel et une immortelle. Comme chez les romanciers courtois, l'amour, à la fois promoteur et

<sup>9</sup> Lire, entre autres, J. Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, 1998.

<sup>10</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 1060.

<sup>11</sup> V. Ferré, « Tolkien, the author and the critic : *Beowulf*, *Sir Gawain and the Green Knight*, *The Homecoming of Beorhtnoth* and *The Lord of the Rings* », à paraître dans *Tolkien, Birmingham, 2005. Proceedings*.

récompense du héros, est compatible avec des missions politiques et une relative progression spirituelle. En fin de compte, la réciprocité avouée des sentiments, la condition (non l'interdiction) formulée par Elrond tracent un parcours initiatique amoureux limpide, qui coïncide avec l'initiation personnelle et royale du héros chevalier. Cette association révèle la solidarité entre l'idéal militaire et amoureux de la chevalerie et les crédite tous les deux d'un grand prestige à travers l'héroïsme d'Aragorn. D'ailleurs, l'utilisation du cadeau d'Arwen lors du retour dramatisé à Minas Tirith, capitale de leur futur royaume (par le débarquement aux champs de Pelennor) et la désignation royale « pierre elfique » emblématisent la double ambition politique et amoureuse du personnage. *The Lord of the Rings* semble donc exalter l'amour chevaleresque. Pourquoi alors marginaliser cette célébration de l'idéal chevaleresque amoureux dans les appendices ? Peut-être pour conserver un récit hobbito-centrique, comme l'avance Tolkien, mais sans doute aussi en raison d'une réserve éthique que le récit de Tolkien passe sous silence mais qui fonde le mécanisme des clivages de son héroïsme.

Quant à Frodo, il pourrait bien être chevalier sans l'avoir demandé. Comme les autres personnages principaux du *Seigneur des Anneaux*, il n'est jamais désigné par le terme chevalier. Mais il y a plus : *The Lord of the Rings* lui-même exprime l'ambivalence catégorielle de Frodo. À deux reprises, comme tout chevalier, Frodo est entouré de figures d'« écuyers ». Dans un premier temps, lorsque les compagnons s'approchent de Frodo, convalescent après la destruction de l'Anneau, Gandalf est comparé à un *esquire* et, dans un second temps, quand la rumeur en Gondor de son exploit prête à Sam, son « écuyer », et à lui-même des prouesses déjà légendaires :

Frodo gave way; and Gandalf, as if he were their esquire, knelt and girt the sword-belts about them, and then rising he set circlets of silver upon their heads<sup>12</sup>.

Why, cousin, one of them went with only his esquire into the Black Country and fought with the Dark Lord all by himself, and set fire to his Tower, if you can believe it. At least that is the tale in the City<sup>13</sup>.

Dans les deux cas, grâce au comparant *as if* ou au discours rapporté, l'incertitude teinte fortement l'énonciation et nuance l'adéquation du qualificatif tout en la suggérant.

Ce qui plaide en faveur d'une empreinte chevaleresque, c'est que Frodo est porteur de structures narratives et de désignations similaires à celles du chevalier littéraire traditionnel. Il est partie prenante de combats (dans la Moria ou en Mordor) qui en font *de facto* un chevalier en armes. Il reçoit avec une solennité particulière, proche du rituel, un équipement militaire des mains de Bilbo : son épée possède un nom (Sting) et des propriétés surnaturelles (sa luminosité signale la proximité d'orcs), sa cote de maille est d'une valeur et d'une résistance inestimables grâce au mithril, le métal imaginaire qui la compose. Il a donc l'équipement prototypique du chevalier, en plus d'être investi d'une quête et de posséder des écuyers.

Aussitôt identifiés comme héros, Frodo et Aragorn actualisent des propriétés chevaleresques, telles que l'équipement, la fonction guerrière et l'éthique du *fin'amor*. Pourtant, d'emblée, l'ambiguïté catégorielle de Frodo et la marginalité de la célébration amoureuse d'Aragorn rendent suspecte l'association entre chevalerie et héroïsme. Elles ne peuvent aller sans polémique, sans réserve et finalement sans un dépassement au nom de valeurs supérieures.

<sup>12</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 955.

<sup>13</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 966.

DES RESERVES JUDICIAIRES ET AMOUREUSES A LA RUPTURE MILITAIRE : LA CHEVALERIE  
MENACEE DANS SES PREROGATIVES HEROIQUES

*Une brèche apparemment anodine : la gestion contestée de la justice chevaleresque*

*The Lord of the Rings* se positionne explicitement en défaveur de la fonction judiciaire exercée traditionnellement par les chevaliers littéraires. Comme chacun sait, lorsque Frodo, encore inexpérimenté, apprend les méfaits de Gollum, il juge qu'il mérite la mort et regrette que Bilbo n'ait tué ce coupable d'un coup d'épée. Ces paroles sont très vivement condamnées par Gandalf dans une fameuse réplique :

Deserves < death > ! I daresay he does. Many that live deserve death. And some that die deserve life. Can you give it to them ? Then do not be too eager to deal out death in judgement. For even the very wise cannot see all ends. I have not much hope that Gollum can be cured before he dies, but there is a chance of it.<sup>14</sup>

Même Aragorn, le chevalier par excellence, s'est abstenu de tuer Gollum. Il semblerait alors que l'héroïsme se caractérise par un renoncement à l'exercice de la justice, ce qui contredit les prérogatives traditionnelles des Armes médiévales. Aucun humain n'est assez qualifié pour en juger un autre ou, en tout cas, pour utiliser sa force guerrière et rendre justice lui-même. Cet avertissement est répété avec la volonté d'épargner le traître Saruman ou la tristesse sincère de Frodo envers le sort de ses agresseurs Boromir, Saruman ou Grima, ainsi que pour le sang versé dans *the Shire*.

Cette prudence est à rapprocher des premiers actes du Roi couronné. Il détient un pouvoir judiciaire incontestable, marqué par la clémence, la « largesse » et la volonté de réordonner la société, conformément au souverain médiéval, responsable de l'*ordo* selon Saint Augustin<sup>15</sup>. Aragorn distribue en fief ou libre propriété les terres reconquises ou préservées selon les mérites militaires et moraux de chacun, accorde la liberté à d'antiques peuples soumis ou le pardon aux ennemis inconciliables, prend des mesures de réorganisation pour authentifier son autorité. Plus décisif encore, l'un des premiers actes de son règne est une décision de justice, qui va spécifiquement à l'encontre de la rigidité traditionnelle de la Cité Blanche et contre le droit à l'homicide. La promotion de Beregon, accusé d'avoir déserté son poste et fait couler le sang dans les lieux consacrés, contraste avec les lois en place qui prévoyaient la mort. Le héros de Tolkien, même couronné, fait donc preuve d'une clémence et d'une humilité dans sa capacité de jugement qui rompent avec les responsabilités judiciaires intransigeantes du chevalier traditionnel. À ce niveau d'analyse, on pourrait croire à une simple réforme morale du héros chevaleresque, à une bonification par l'exercice de la clémence souveraine, si la brèche ouverte n'était approfondie d'abord par la remise en cause radicale de l'éthique chevaleresque de l'Amour et ensuite par la condamnation sans appel des Armes.

*Le fin'amor suspecté : la critique de la transcendance dévoyée*

Tout d'abord, on ne commente pas assez l'impulsion initiale de l'amour entre Arwen et Aragorn : cette rencontre féerique dans les bois échappe au cadre courtois et c'est seulement la narration qui réimpose cette esthétique à un couple qui aurait bien pu

<sup>14</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 59.

<sup>15</sup> Consulter V. Naudet, « Aragorn Roi de l'Ouest », *Images du Moyen-Age*, dir. I. Durand-Leguern, Rennes, P.U.R, 2006. L'article souligne la parenté entre Aragorn et les rois médiévaux et analyse en détail l'exemple de Beregon, étudié plus bas, au sujet de la fonction judiciaire royale.

s'abandonner à un bonheur asocial en Lórien, si ce n'étaient la condition d'Elrond et la conscience obéissante d'Aragorn. L'amour préexiste ici aux épreuves, ce qui éloigne du modèle courtois. En élargissant l'analyse de l'amour à d'autres personnages, notamment à Faramir et Eowyn, on s'apercevrait vite que non seulement leur union n'est pas courtoise mais qu'elle s'édifie de surcroît sur la conjuration de ce modèle décevant. Faramir et Eowyn, immobilisés dans une maison de guérison, s'éprennent l'un de l'autre sur les ruines de l'idéal chevaleresque courtois. Eowyn, en effet, était tombée amoureuse du chevalier Aragorn, dont elle admirait les exploits guerriers, le charisme de chef et l'excellence morale. Le *fin'amor* ne peut rendre compte de tous les amours, notamment de l'initiative féminine : une personnalité originale comme Eowyn, intègre, chaleureuse, militante et nullement statue inaccessible, ne peut se satisfaire de l'idéal amoureux courtois ; ce que confirme Tolkien dans la fin de la lettre 244 à propos de l'amour entre Eowyn et Faramir : son récit n'est pas courtois et relève d'une culture plus ancienne et plus pure, dont le *fin'amor* serait la corruption. L'union de Faramir et Eowyn aurait donc une supériorité hiérarchique sur celle du *fin'amor*. Bâti sur le dépit d'une insuffisante noblesse et d'une passion non réciproque, le renoncement d'Eowyn se convertit en prise de conscience de l'illusion chevaleresque (pour elle-même et dans son admiration pour Aragorn) et en amour sincère pour Faramir, dont elle comprend qu'il correspond mieux à sa personnalité. Ce couple représente donc une nouveauté éthique, qui a droit de cité au cœur même du récit : l'équilibre des personnalités et le mérite intime suffisent à l'établissement d'une union heureuse ; les épreuves (comme la chevauchée à la Black Gate) et les statuts (comme la royauté), qualifiants et obligatoires encore pour Aragorn et Arwen, ont trompé Eowyn et sont désormais superflus. *The Lord of the Rings* érige au minimum une concurrence des éthiques amoureuses qui affecte le consensus envers l'héroïsme chevaleresque ; mais plus sûrement, par ce biais, il remet radicalement en cause la pertinence de l'association entre héroïsme et courtoisie.

En effet, la courtoisie est impropre aux quêtes spirituelles. Ce qui fait sa force, son efficacité sociale, est aussi sa limite. Quand une solitude sans recours oblige à puiser en soi les raisons d'espérer ou d'agir, la femme ne peut être qu'une lointaine et ponctuelle figure inspiratrice (comme Rosie pour Sam ou Galadriel pour Frodo dans l'ancre de Shelob). L'amour est exclu de toute la traversée de Frodo et n'est pas un moteur majeur de son abnégation, comme le sont l'amitié ou les souvenirs de *the Shire*. En situation sacrificielle (ce sont les mots de l'auteur dans la lettre 246), face à un combat spirituel contre la volonté de domination de l'Anneau, l'amour n'est jamais convoqué. Cette absence redimensionne l'idéal chevaleresque d'Amour : esthétiquement séduisant et promu éthiquement dans un contexte social, il est marginalisé et presque sans influence dans le volet le plus spirituel de la quête (d'où sa situation d'appendice pour Aragorn et Arwen ou de parenthèse diégétique pour Faramir et Eowyn) et se révèle surtout inapte à conduire Frodo à Orodruin, ainsi que le démontre son exclusion de la branche majeure et des éléments narratifs primordiaux de *The Lord of the Rings*. Par exemple, dans le combat intérieur que livre Frodo contre la tentation de l'Anneau et du repli paranoïaque sur son « trésor », épargner Gollum ou se confier à Faramir constituent autant d'efforts héroïques que l'amour ne conditionne nullement. L'idéal chevaleresque d'Amour et d'Armes disparaît tout simplement du récit, sans être condamné.

Si l'idéal chevaleresque du *fin'amor* n'est pas rejeté explicitement dans le texte, c'est sans doute que l'héroïsme suprême est ailleurs, là où il ne peut aller et où il est indifférent d'obéir aux canons courtois, dans une rencontre avec une transcendance authentique que la femme ne peut assumer. Précisément, un courrier éclaire, en termes indiscutables, cette réserve éthique de Tolkien :

The romantic chivalric tradition < is > still strong, though as a product of Christendom (yet by no means the same as Christian ethics) the times are inimical to it. It idealizes 'love' — and as far as it goes can be very good, since it takes in far more than physical pleasure, and enjoins if not purity, at least fidelity, and so self-denial, 'service', courtesy, honour, and courage. [...] Its centre was not God, but imaginary Deities, Love and the Lady. It still tends to make the Lady a kind of guiding star or divinity [...] The woman is another fallen human-being with a soul in peril.[...] < This tradition > produces [...] the highest ideal of love between man and woman. Yet I still think it has dangers. It is not wholly true, and it is not perfectly 'theocentric'. It takes, or at any rate has in the past taken, the young man's eye off women as they are, as companions in shipwreck not guiding stars.<sup>16</sup>

Tolkien partage dans cette lettre adressée à son fils Michael alors âgé de vingt-et-un ans le reproche, maintes fois formulé à l'encontre de l'idéal chevaleresque, d'une transcendance dévoyée. Le *fin'amor*, en divinisant un être déchu, se trompe de culte, malgré des fruits éthiques et spirituels remarquables. Au-delà de mérites incontestables, le *fin'amor* conduit à des désastres éthiques comme le cynisme désillusionné ou l'indifférence envers la vraie transcendance, Dieu<sup>17</sup>. On comprend mieux pourquoi le plus chevaleresque des héros, Aragorn, focalisé sur la royauté et l'amour d'Arwen, n'intervient jamais dans la branche spirituelle de la quête et pourquoi Frodo, célibataire et sans amour connu, est appelé à dépasser l'étape chevaleresque pour spiritualiser son héroïsme. Fort de sa «vacance amoureuse», il peut se projeter entièrement au service d'une transcendance diffuse et implicite. En revanche, Aragorn possède un destin trop politique et trop courtois pour s'engager dans les étapes ultimes de la destruction de l'Anneau.

Mais la dichotomie narrative et éthique ne va jamais jusqu'à accuser Aragorn de concupiscence ou de matérialisme, il incarne simplement un héroïsme chevaleresque, qui a une noble fonction, mais qui sait reconnaître la supériorité de l'héroïsme plus spirituel de Frodo, comme le prouvent son couronnement au cours duquel il s'incline devant lui et la déclaration suivante : «With him < Frodo > lies the true quest»<sup>18</sup>. Aragorn ne peut que rester en lisière d'un héroïsme plus haut, car inspiré du christianisme qu'incarnera au contraire Frodo.

*Le prestige traditionnel des Armes anéanti par la « théorie du courage »*

Cette rupture avec l'éthique amoureuse est associée au refus de la traditionnelle exaltation de la guerre ou de la prouesse offensive des Armes. Ce faisant, *The Lord of the Rings* attaque la racine même de l'héroïsme chevaleresque, né d'une conception noble des devoirs et des droits de la guerre et du prestige du combat. Il lui substitue un héroïsme inspiré de la « théorie du courage », qui consiste, comme nous le verrons, à faire la guerre sans l'aimer, par une résignation à la défense de valeurs plus hautes que soi, par exemple la fidélité aux gens et aux choses aimés. On est loin des pillages et des massacres joyeux de la Chanson de Geste ; loin aussi de l'épée dégainée dans l'espoir d'une mesquine faveur politique du souverain.

L'épuration de l'héroïsme chevaleresque, y compris dans ses symboles les plus militaires, est exemplaire dans le traitement littéraire de l'épée mythique d'Isildur, dont hérite

<sup>16</sup> Lettre 43.

<sup>17</sup> D'ailleurs, Tolkien décrit Galadriel, la grande inspiratrice de *The Lord of the Rings*, comme une pénitente, puisqu'elle paye par l'exil sa transgression orgueilleuse de l'Interdit des Valar de quitter Valinor (J.R.R Tolkien, *Letters*, lettre 320). Cette faute semble indiquer les risques pour un être adulé de considérer comme authentique la transcendance qu'on lui attribue. Déchue, elle peut ponctuellement servir d'inspiratrice spirituelle mais son rôle est biaisé du fait de ses propres erreurs.

<sup>18</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p.426.



Aragorn. Motivation morale plutôt que lame ensanglantée, elle n'est utilisée militairement qu'aux champs de Pelennor et à Hornburg, pendant des sièges en légitime défense. Son impact militaire est faible, conformément à la condamnation de la guerre, mais l'arme emblématise les droits du personnage à la royauté aux yeux de tous (malgré quelques réticences de Boromir et Denethor), notamment envers les traîtres du chemin des morts, sur lesquels elle assume un pouvoir immatériel efficace et contraignant. Le récit spiritualise ainsi jusqu'aux équipements les plus habituellement sanglants du chevalier. Double défi envers la menace militaire de Sauron (au cours de la diversion et du duel visuel dans la Palantír), porteuse d'espoir (elle animerait les troupes à Minas Tirith, selon Boromir) et de justice (envers les parjures de Dunharrow), elle véhicule symboliquement les fonctions et idéaux chevaleresques sans jamais être dégainée spontanément (Aragorn y renonce même pour ne pas concurrencer la souveraineté de Theoden à Edoras). L'esthétique épurée de Tolkien s'inspire encore de la chevalerie, mais sans en exalter réellement les aspects militaires.

L'exaltation même des batailles fonctionne elle aussi en trompe-l'œil. À première vue, *The Lord of the Rings* paraît se plier à l'esthétisation des batailles, corroborée par leur importance narrative croissante. En effet, le texte confère de plus en plus de poids diégétique aux combats communautaires. Presque absentes de la première partie, les scènes de guerre prennent de l'ampleur jusqu'à Hornburg, sommet du livre trois. En retrait dans le livre quatre, elles représentent l'acmé du livre cinq, avec les champs de Pelennor. Par bien des aspects, *The Lord of the Rings* crée ainsi un pont avec les textes épiques. Au cours des assauts qu'ils subissent, les guerriers ne semblent plus retenus par des inquiétudes morales et cessent de questionner le bien-fondé des massacres, au point que deux protagonistes, Gimli et Legolas, dénombrent par bravade leurs victimes respectives. C'est même la furie collective qui anime la charge des Rohirrim ! Le massacre semble alors une occasion de festivité, une célébration esthétique typique de l'épopée. Mais cela ne traduit pas nécessairement une approbation idéologique de la guerre et une valorisation militaire du héros. En réalité, l'apparente prégnance esthétique des batailles est largement contrebalancée par la description horrifiée des ravages de la guerre, de la folie de guerriers, même louables, tels Boromir. Tolkien cantonne ces « poussées épiques » à quelques extraits placés sous le sceau systématique de la légitime défense et conditionne sans complaisance l'usage des Armes.

Face à une oppression conquérante, aux intentions belliqueuses absolues, l'individu et la communauté sont fondés à se battre sans ménagement et toute passivité, tout compromis revient, en fait, à précipiter la défaite. C'est la célèbre « théorie du courage » et dans ce cadre seulement l'héroïsme des Armes a une légitimité. Un texte de Tolkien explicite ce que *The Lord of the Rings* transcrit dans le récit. *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son* est une suite dialoguée puis commentée de *La Bataille de Maldon* qui opposa en 911 Beorhtnoth, duc d'Essex, et les Vikings. Tolkien analyse cette bataille comme un désastre de l'idéal chevaleresque, qu'il dissocie nettement de l'héroïsme nordique. Le duc, en laissant par « défi chevaleresque » les Vikings passer la rivière pour permettre la bataille, a ruiné ses chances de victoire et a sacrifié sa vie et celle d'hommes dévoués et courageux inutilement. Inversement, l'obstination « chevaleresque » de Denethor à défendre Osgiliath et son pont, au nom du pays et de son autorité personnelle, promet à une mort sacrificielle de fidèles soldats et même son fils Faramir. Dans tous les cas, le code chevaleresque, puisé dans une littérature que Beorhtnoth et Denethor se plaisent à imiter, aboutit à un gâchis : la mort de subordonnés loyaux. Ce sont les vrais héros pour Tolkien, conformément à la « théorie du courage » nordique qui voit dans l'accomplissement d'un destin inéluctable avec une « résignation enthousiaste » la vraie grandeur. Les vers de la *Bataille de Maldon*, « Will shall be

the sterner, heart the bolder, spirit the greater as our strength lessens » synthétise cette théorie. L'acte du duc traduit une conception noble de la guerre, mais son idéal chevaleresque est une erreur, une *hybris* qui dévoie l'authentique héroïsme, puisqu'il exploite au profit de l'honneur personnel l'abnégation de ses troupes :

Beorhtnoth was chivalrous rather than strictly heroic. Honour was in itself a motive, and he sought it at the risk of placing his heordhwerod, all the men most dear to him, in a truly heroic situation, which they could redeem only by death. Magnificent perhaps, but certainly wrong. Too foolish to be heroic. [...] In their situation heroism was superb. Their duty was unimpaired by the error of their master [...]. It is the heroism of obedience and love not of pride or wilfulness that is the most heroic and the most moving<sup>19</sup>.

Ainsi, ce texte de référence dissocie l'héroïsme et son excès, la chevalerie, en dénonçant les ambitions militaires chevaleresques, même celles inspirées par des motifs nobles comme le patriotisme ou la gloire. Il éclaire les circonstances où les Armes (et la chevalerie héroïque qui la pratique alors) trouvent une grandeur éthique authentique, celle de l'abnégation enthousiaste, celle du courage nordique. Dans *The Lord of the Rings*, la conviction d'une guerre à la fois malheureuse à livrer et indispensable est véhiculée par Faramir :

War must be, while we defend our lives against a destroyer who would devour all; but I do not love the bright sword for its sharpness, nor the arrow for its swiftness, nor the warrior for his glory. I love only that which they defend.<sup>20</sup>

Elle est inexorable par l'obstination à rejeter les voies médianes comme l'abandon de l'Anneau au conseil d'Elrond, la diplomatie hypocrite de *Mouth of Sauron*, les discours apaisants de Saruman vaincu<sup>21</sup>. *A contrario* la malédiction des traîtres de Dunharrow, des soldats qui ont fait défection après avoir promis par serment de soutenir Isildur face à Sauron, traduit la réprobation envers la lâcheté. L'héroïsme authentique, porté par Faramir en la circonstance mais partagé par Aragorn et Frodo, défend coûte que coûte ses fidélités face à un ennemi impitoyable et voué à vaincre sans aucune merci. Tout acteur de la « théorie du courage », indépendamment de son origine sociale, de son éthique amoureuse ou de son profil spirituel, gagne pour ainsi dire des galons de héros.

La fidélité à ses engagements dans la « théorie du courage » interdit les emprunts aux méthodes du « mal », et la prouesse guerrière est funeste si elle recourt aux instruments du mal, même dans de bonnes intentions déclarées. Le héros, comme Aragorn ou Frodo, choisit l'abnégation dynamique pour ses principes, et non la victoire par tous les moyens. Le contre-modèle Boromir convoite l'Anneau dans un but visiblement généreux : le renforcement de la protection de sa patrie menacée, le Gondor, face au Mordor militairement plus puissant. Mais cet acte divise la Communauté de l'Anneau et aurait inéluctablement présidé, comme il est dit au conseil d'Elrond, à d'autres méfaits à mesure que l'Anneau aurait contrôlé davantage son porteur. Il aurait corrompu les meilleures intentions. En substance, ce dont doit avoir conscience le héros, c'est qu'on ne peut

<sup>19</sup> J.R.R Tolkien, *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*, repris dans *The Tolkien Reader*, New York, Ballantine Books, 1966.

<sup>20</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 672.

<sup>21</sup> Selon T. Shippey dans *The road to Middle-earth*, Elrond, même s'il n'est plus un combattant, représente la « théorie du courage » au sein d'un « conseil polyphonique » car il martèle la nécessité de détruire l'Anneau tout en tenant à distance l'espoir de succès. Il conserve la détermination qu'il avait démontrée lors de la Grande Bataille du Second Age, dont il était l'un des principaux acteurs.

instrumentaliser le pouvoir et le mal parce qu'ils finissent toujours par instrumentaliser à leur tour.

A la différence des œuvres médiévales, *The Lord of the Rings* ne fait confiance ni aux chevaliers plénipotentiaires (Faramir et Aragorn, sages, déclinent l'Anneau, Boromir sème la division en le convoitant) ni aux hommes politiques (Denethor, intendant du Gondor, se préoccupe seulement de la survie du Royaume et de son pouvoir, quitte à renoncer à ses principes éthiques en utilisant l'Anneau), mais à un humble Hobbit, à un chevalier équivoque, c'est-à-dire Frodo. Ce choix original exprime une confiance envers les humbles et une aversion pour le recours aux Armes (symbolisés par l'Anneau) : les futilités mondaines comme les tournois, les duels judiciaires sont étrangers à l'œuvre et chaque combat semble livré pour la survie immédiate (ainsi des affrontements d'Amon Sûl, de la Moria, de Cirith Ungol contre Shelob puis les Orcs, de la révolte des Ents...). Aucun personnage de chevalier (sauf Boromir, dont la *fortitudo* sans *sapientia* est condamnée) ne prend l'initiative des Armes et Tolkien choisit des héros d'une race peu belliqueuse et encline au combat. L'histoire de *the Shire* ne connaît qu'une seule bataille majeure, celle de By Water, qui la libère du joug de Saruman. L'héroïsme ne peut donc plus se définir en fonction d'une puissance guerrière, comme à l'époque des chevaliers. La « théorie du courage » entraîne donc une rupture entre chevalerie et héroïsme.

Toutefois, si la prouesse guerrière spontanée ne fait plus partie du répertoire chevaleresque, Tolkien, attaché à l'esthétique médiévale, ne rompt pas complètement avec l'idéal qu'il disqualifie. *The Lord of the Rings* dénonce la guerre qui déshumanise et les Armes « gratuites », non justifiées par une immédiate survie, mais pas l'habileté militaire en légitime défense qui reste une composante héroïque, comme le montrent les capacités militaires d'Aragorn ou Faramir.

#### GENESE ET CONSECRATION D'UN HEROISME SUPERIEUR : LA SPIRITUALISATION DE FRODO

##### *Epreuves spirituelles et dépossession initiatique : l'élaboration d'un nouveau paradigme héroïsme*

Si l'on veut bien cliver, non sans prudence, l'œuvre en deux branches narratives qu'on répartirait en aventures « épiques » et aventures « spirituelles », on observerait avec netteté la dichotomie entre l'héroïsme d'Aragorn, social, impliqué dans les guerres, l'amour et la royauté et la transformation ascétique de Frodo, chargé, sans amour, ni guerre, de sauver le monde par des sacrifices de la tentation de pouvoir. La dépossession est un mot-clé du roman (perte de l'Anneau, des royaumes elfes, des illusions, des sécurités de *the Shire*...), elle est acceptée par beaucoup mais activée par un couple en particulier. Les épreuves de Frodo et Sam, à l'exception d'un combat avec Shelob, sont comparables à celle d'une pénitence collective. Les deux Hobbits, au nom des peuples libres, ont pour mission de racheter une faute historique, la préservation de l'Anneau par Isildur, en se débarrassant d'un objet de tentation insurmontable. La culpabilité cependant pèse sur un individu innocent, Frodo, qui en acceptant ce fardeau, se place en situation sacrificielle. Ce sacrifice, accepté définitivement au moment où Sam s'inquiète de provisions insuffisantes pour un éventuel retour, inscrit pleinement l'errance et l'abnégation des deux personnages dans un paradigme spirituel, qui prend ses distances avec les promesses de consécration sociale de la chevalerie. Jamais Aragorn, sollicité par son propre destin politique, n'est allé si loin dans le sacrifice et l'abnégation. Tout ce qu'il a sacrifié était au profit d'acquisitions (amour et royauté), et non par dépossession. Frodo n'a rien à gagner.

L'ascèse même du couple d'amis et leurs épreuves spécifiques déterminent la spiritualisation de l'héroïsme et, finalement, sa capacité à transcender son origine et ses

mécanismes chevaleresques. Frodo et Sam (par opposition nette avec Aragorn ou Gimli et nuancée avec les autres Hobbits) souffrent longuement de la faim et de la soif, ils errent, privés de lumière et d'orientation, dans un paysage de désolation qui rappelle les solitudes érémitiques. Symbole de leur spiritualisation, Frodo et Sam abandonnent tout équipement militaire, devenu plus encombrant qu'utile dans un voyage où seule la force de la volonté confère un mince espoir de succès. Dans la 246, Tolkien crédite Frodo d'un développement spirituel, qu'il oppose à ses pouvoirs physique ou mental identiques. Dans sa solitude extrême, autant en raison de l'isolement suscité par l'Anneau que des ténèbres qu'il traverse, Frodo doit néanmoins affronter un autre lui-même, qui constitue son épreuve spirituelle décisive<sup>22</sup>. Son guide Gollum, comme lui un Hobbit porteur de l'Anneau (ou une créature apparentée), lui renvoie perpétuellement l'image de sa déchéance à venir, à mesure qu'il succombe à l'Anneau, et leur fraternité muette est explicitée par quelques observations de Sam et la solidarité calculée de Gollum. Au moment du serment de Gollum, Sam observe : « The two < Frodo and Gollum > were in some way akin and not alien : they could reach one other's minds »<sup>23</sup>. Gollum est un monstre et, selon Tolkien, les monstres, images du Mal intérieur, extériorisent la lutte contre nos tentations<sup>24</sup>. Dominer Gollum par la force est insuffisant : plus avancé que Frodo dans la corruption, ce double obscur est un guide expérimenté dans ce voyage au bout de la nuit, qu'il a déjà parcouru seul et dans lequel Frodo est conduit par devoir pour la première fois. C'est ce que comprend le Hobbit lorsqu'il retire la corde qui emprisonne Gollum et s'en remet à lui pour pénétrer en Mordor. Dès lors, se jouent l'initiation de Frodo et le drame de la rédemption de Gollum. Frodo essaie, par la *caritas* plus que par l'épée, de détacher la créature déchue de sa tentation obsessionnelle et de refonder son identité personnelle. Il perd alors son intransigeance initiale et exerce la pitié et l'espoir, en faveur du monstre avec lequel il ne peut que s'identifier. Ce duo introspectif sublime la stature spirituelle de Frodo (sauf après l'attaque ultime de Gollum à Orodruin lorsque Frodo a finalement succombé à la tentation de l'Anneau) ; il se dessaisit de toute haine envers Gollum et favorise par une attitude pénétrante sa rédemption. Frodo, sans nul doute héroïque, acquiert une originalité après ces épreuves ignorées des autres chevaliers, qui l'écarte désormais de l'héroïsme chevaleresque et lui permet de frayer la voie à un nouvel héroïsme spirituel. Malheureusement, le processus rédempteur est interrompu par l'incompréhension de Sam : en jugeant Gollum « *hopeless* »<sup>25</sup> et surtout en freinant un geste de tendresse authentique du monstre, il annule les bénéfices spirituels de la démarche de Frodo... pour Gollum seulement, car sa survie provisoire, qui est l'œuvre de la pitié de Frodo, profite aux peuples libres et au porteur de l'Anneau lorsque le monstre, fou de joie d'avoir récupéré son trésor, se précipite dans la crevasse du destin.

<sup>22</sup> Pour une analyse complète de la fonction du double et du monstre, lire l'excellent article de V. Flieger, « Frodo et Aragorn : le concept du héros », *Tolkien trente ans après*, dir. V. Ferré, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2004.

<sup>23</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p.618.

<sup>24</sup> Tolkien définit cette fonction des monstres dans sa conférence « *Beowulf*: The Monsters and the Critics », publiée dans J. R. R. Tolkien, *The Monsters and the Critics and Other Essays*, Londres, Harper Collins Publishers, 1983. D'autres médiévistes comme M-L. Chênerie observent une saillance entre la chevalerie et le combat surnaturel, qui exemplifie le Mal interne de la société ou de l'individu (*Le chevalier errant*, p. 660 et suivantes).

<sup>25</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p.655.

*La sublimation de la concupiscence signe le christianisme du nouvel h ro isme*

Pour T. Shippey, la conception d'un pouvoir corrompateur présente dans *The Lord of the Rings* est moderne<sup>26</sup>. En réalité, Tolkien actualise une méfiance permanente de certaines branches du Christianisme envers le pouvoir, accusé de placer l'homme en situation de péché, de le tenter de manière invincible. Racine a donné une autre expression littéraire à cette thèse augustinienne dans *Athalie*. Les lettres de Tolkien citent d'ailleurs plus souvent *les Evangiles* que les philosophes politiques. Dans la lettre 181, Tolkien écrit à deux reprises que Frodo vit un processus de « sanctification », qui ne semble pas annulé par son échec à Orodruin, inévitable en raison de la tentation insurmontable à laquelle il était constamment soumis. Par conséquent, la défiance envers le pouvoir, traversée par le drame de la chute et de la concupiscence, nourrit la force chrétienne qui se dessine dans le nouvel h ro isme de la renonciation. Bien que Frodo possède certains éléments chevaleresques comme le courage physique et l'armement, son initiation transcende l'idéal d'Amour et d'Armes : il se sépare de la chevalerie comme il se sépare de la volonté de pouvoir et accède à un nouvel h ro isme sacrificiel.

Sublim  par l'expérience spiritualisante, Frodo refuse après la destruction de l'Anneau de prendre les armes et devient un pacifiste absolu. Il écarte le simple port d'une épée et se tient en retrait de la libération par les Armes de *the Shire* (  laquelle il se résigne) car il veut éviter à tout prix que le sang ne coule. Son nom même viendrait du vieux norrois *Frothi*, un contemporain païen du Christ connu pour son pacifisme<sup>27</sup>. Cette position idéologique ne relève pas d'une inconsistance personnelle, mais de l'exercice d'une pitié universelle dont les anciens ennemis de Frodo reconnaissent la force. Saruman même en veut à Frodo de le sauver par pitié mais reconnaît sa nouvelle stature. Face à la loi du talion professée par Saruman (la destruction du foyer des Hobbits après le sien), Frodo exprime une charité, souveraine et chrétienne, qui dispense le pardon des offenses et interdit la vengeance.

Sans aller jusqu'à l'identification, il semble bien que Frodo soit conçu, pour ainsi dire, comme un « pré-Christ », c'est-à-dire selon un paradigme qui anticipe les valeurs et les gestes du Christ. *L'imitatio Dei* est imparfaite (il succombe finalement à l'anneau) mais h ro ique. Parmi les marquages superficiels, l'ascension d'Orodruin évoque irrésistiblement celle du Golgotha. Frodo, capturé et battu par les Orcs   Cirith Ungol, développe encore son analogie avec le Christ aux outrages tandis que Sam, en prenant sur son dos son maître  puis , deviendrait presque un « Christophe ». Quelques indices plus solides complètent l'identification christique de Frodo, sans pour autant en faire une interprétation incontournable. Frodo, comme le Christ, est frappé par une lance à la côte droite, dans la Moria. Le calendrier des actions de Frodo calque les étapes symboliques de la vie du Christ. La compagnie quitte Rivendell le 25 décembre, jour de la naissance du Christ, et surtout Frodo détruit l'Anneau le jour de la Crucifixion, le 25 mars. Frodo fête ses trente-trois ans au début du récit. Etant donné le catholicisme pratiquant de l'auteur, considérer ces dates comme casuelles serait très léger. La « bonne nouvelle » de la destruction du Mal est formulée comme un psaume et cette dernière, inattendue et merveilleuse, correspond à une *eucatastrophe*, cet aperçu de la joie ultime que, grâce à un revirement inespéré sur fond de défaite, les contes de f e exemplaires et *les Evangiles* expriment selon Tolkien.

Même si l'on tenait à neutraliser le Christianisme sous-jacent en se bornant à la lecture littérale, des critères sans appel d'accession à une transcendance inconnue des héros chevaleresques perdureraient. Les Elfes, créatures spirituelles, et les porteurs des Anneaux de pouvoir, inévitablement confrontés à des épreuves spiritualisantes en raison de la

<sup>26</sup> Par exemple dans J.R.R. Tolkien *Author of the Century*, p. 115 et suivantes, ou *The road to Middle-earth*, p. 123 et suivantes.

<sup>27</sup> *Ibidem*.

concupiscence que sollicitent ces objets, disparaissent à l'Ouest, terre d'origine des Elfes et résidence d'êtres supérieurs indéfinis dans *The Lord of the Rings*. Elbereth, par exemple, la figure supérieure invoquée par les Elfes et leurs amis, habite l'Ouest. Et c'est aussi dans cette direction que se recueillent Faramir et ses hommes avant de dîner. Preuve que le passage à l'Ouest traduit l'initiation de Frodo et l'accès général à la transcendance, Tolkien écrit :

Frodo will naturally become too ennobled and rarefied by the achievement of the great Quest, and will pass to West with all great figures.<sup>28</sup>

Les figures spirituelles quittent invariablement Middle-earth en bateau pour un avenir inconnu, alors que les êtres immanents et mortels y décèdent, même le meilleur d'entre eux, Aragorn. Par cette représentation géographique exemplaire, *The Lord of the Rings* traduit la dichotomie entre un héroïsme supérieur spirituel qui accède à la transcendance mais renonce à la vie quotidienne pour guérir ou mourir ailleurs et un héroïsme inférieur chevaleresque qui s'épanouit ici-bas, sans l'espoir et l'amertume de la transcendance.

QUE RESTE-T-IL DE NOS AMOURS ? L'AMERTUME DE LA RUPTURE AVEC LA CHEVALERIE ET LE MYTHE

*Au mythe et à la chevalerie, le bonheur ; à leur dépassement, l'amertume*

On sait que *The Lord of the Rings* obéit en profondeur à certains mécanismes de la pensée mythique comme la répétition des gestes paradigmatiques en référence à une époque fondatrice et l'attachement aux généalogies<sup>29</sup>. Ce dernier point, frappant, est essentiel pour approfondir le clivage des héroïsmes et expliquer le sort contraire des héroïsmes sacrificiel et chevaleresque. Cet attachement est attesté par de nombreux exemples : les appendices présentent des listes des parentés étendues qui démontrent la minutie avec laquelle l'auteur traitait la question. Qu'ils soient d'usage domestique (pour les Hobbits) ou politique (les Hommes, les Nains et les Elfes), les arbres généalogiques rattachent généralement les vivants à un ancêtre mythique (Gerontius, le grand Took), voire fondateur (Durin pour les Nains de la Moria, Elendil et ses fils pour les descendants de Númenor ou Eorl pour le Rohan). Bien loin d'être une fantaisie des appendices, ils renseignent donc un modèle mythique, qui doit souvent être imité : les Nains réoccupent la Moria et surtout Aragorn est appelé à refonder l'héritage dispersé sur fond de décadence après Elendil, comme il a été mentionné. La généalogie élit en quelque sorte la personne compétente pour reproduire de manière performative les gestes originels<sup>30</sup>. Il en va de même pour Theoden, autre figure chevaleresque et roi décrépi du Rohan avant sa guérison par Gandalf, qui rejoint les mythes nationaux après avoir secouru, comme son ancêtre Eorl à qui il est comparé, le Gondor au milieu des périls. Conformément aux invariants de *l'in illo tempore* défini par Eliade, ces imitations sont destinées à enrayer une décadence avérée : les Elfes se désengagent et fuient, les royaumes humains se dépeuplent, négligent la sagesse et la médecine d'autrefois, la longévité diminue... Les peuples libres, en général, semblent démobilisés.

Dans ces conditions, les affinités du mythe avec Aragorn sont éclatantes : les allusions à l'investiture généalogique sont légion, par exemple les paroles qu'il prononce à son accession au trône sont exactement les mêmes que celles d'Elendil, il apparaît comme un

<sup>28</sup> Lettre 93.

<sup>29</sup> La « pensée mythique » est expliquée par M. Eliade. Ses ouvrages les plus accessibles sont M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio, 1988 et M. Eliade, *Le mythe de l'Eternel Retour*, Paris, Gallimard, Folio, 1989.

<sup>30</sup> Ces analyses rejoignent celles de V. Ferré dans *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*.

roi des Anciens Jours en traversant l'Argonath, l'altercation avec Eomer révèle sa stature royale. Mais surtout, la mission d'Elendil et d'Aragorn est la même, car Aragorn doit également sortir vainqueur de la lutte contre Sauron et n'hésite pas à le défier avec Andúril dans un duel *via* la Palantír. Comme Elendil *in illo tempore*, il doit régner sur les descendants de Númenor en conjurant la disparition de l'héritage culturel elfe et la dispersion des Hommes. À sa suite encore, la prospérité des royaumes est garantie par la floraison d'un arbre, le même depuis l'exil de Númenor. Pour égaler le mythe, il dispose, non seulement du sang, mais aussi de l'épée mythique des ancêtres. Andúril est reforgée spécifiquement pour Aragorn à partir de tronçons millénaires et symbolise le triomphe de la pensée mythique appliquée à la chevalerie : la garantie de la victoire pour un chevalier, c'est de reproduire les gestes accomplis *in illo tempore* par un modèle fondateur.

Toutefois, on le sait, Aragorn est plus qu'un héros militaire, c'est pourquoi il emprunte son paradigme amoureux à une autre figure mythique, à peine explicitée dans *The Lord of the Rings*, Beren. Bien que l'analyse de cet exemple exigerait la connaissance d'autres œuvres de Tolkien, quelques allusions de *The Lord of the Rings* démontrent déjà qu'Aragorn et Arwen reproduisent un couple mythique, celui de Beren et Lúthien. En effet, Tolkien apparente les circonstances de leurs rencontres (un regard à l'improviste dans les bois) et souligne ce redoublement en faisant chanter par Aragorn à ce moment même le mythe de Beren et Lúthien. De la sorte, le personnage prend conscience de l'équivalence mythique de son amour, comme ses paroles à Elrond et sa nouvelle récitation du chant de Beren et Lúthien aux Hobbits le signalent. Dès lors, pour le chevalier, en guerre comme en amour, la valorisation esthétique et la réussite morale passent constamment par un traitement mythique.

Il en est bien autrement de Frodo, pour qui il s'agit de rompre avec le cycle mythique des porteurs vaincus de l'Anneau. L'imitation mythique n'affecte pas la quête spirituelle de Frodo, dont le geste de renoncement, malgré ses limites, est une rupture inédite avec la convoitise séculaire de l'Anneau et les appropriations précédentes. Au contraire d'Aragorn, Frodo ne peut réussir dans sa quête qu'en n'imitant pas les précédents porteurs et leur concupiscence. Avant la décision de détruire l'Anneau, il reproduisait en détail les pas de Bilbo, mythe personnel de Frodo et légende « nationale » de *the Shire*. Dans son parcours initiatique, passé chevaleresque et mythe sont des étapes successivement nécessaires et dangereuses. Pour le porteur de l'Anneau, le paradigme mythique serait Sauron, dont Gandalf écarte fermement l'identification aussitôt qu'elle est mentionnée. Quand Pippin a la maladresse d'appeler Frodo « Lord of the Ring », Gandalf le reprend en ces termes : « The Lord of the Ring is not Frodo, but the master of the Dark Tower of Mordor »<sup>31</sup>.

Frodo revient, pour ainsi dire, transfiguré de l'au-delà et, par opposition à l'héroïsme chevaleresque couronné par la royauté, ne trouve que l'oubli et l'indifférence sociale, comme si la spiritualisation de l'idéal équivalait à une solitude irréversible. Sam se désole de voir à quel point Frodo est ignoré dans *the Shire*. En effet, il disparaît de la mémoire collective. Si on accepte une lecture christique de Frodo, cette indifférence signifie sans doute que les temps ne sont pas mûrs pour la Révélation ou que Frodo n'est qu'un imparfait précurseur : alors que le Christ déjoue la tentation, Frodo y succombe. L'amertume de Frodo est compréhensible dans la mesure où sa sainteté est motivée par un attachement au monde. Comme l'écrit Shippey dans *Author*, derrière la préparation de la Révélation, existe un mythe des étoiles et des forêts, une beauté à laquelle la Rédemption commande de renoncer. Cette perte irrémédiable, même pour un plus grand bien, est à l'origine de l'amertume finale. De plus, à la différence d'un saint à proprement parler,

<sup>31</sup> J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 226.

Frodo ne pénètre pas les mystères divins ni ne participe à la substance divine, en mesure de compenser la perte du monde.

*Comme après toute rupture douloureuse, la nostalgie...*

Le récit semble dire, par la domination quantitative des faits chevaleresque et par l'opposition entre la chevalerie adulée et l'ascétisme oublié du monde, que le mythe chevaleresque marque davantage les esprits contemporains de ses exploits (la gloire appartient à Aragorn, Pippin, Merry ou même à Sam, mais pas à Frodo), la postérité (Frodo disparaît vite des mémoires, tandis que les figures chevaleresques rentrent dans l'histoire) et finalement l'imaginaire que l'ascétisme pacifique, même si celui-ci est intrinsèquement plus noble. L'héroïsme spirituel illustre amèrement que « tout ce qui est or ne brille pas ». En effet, *The Lord of the Rings* transcrit dans la *diégèse* le sentiment de nostalgie envers la fin programmée du mythe et de l'héroïsme d'autrefois. Si l'on admet, comme le déclare Tolkien dans les lettres 144 et 181, que les Elfes symbolisent la forme la plus créative et la meilleure de l'art, on comprend que leur départ de *Middle-earth* précipite la fin d'une forme prestigieuse de littérature et d'héroïsme. Les Elfes abandonnent un monde déserté par le mythe. Tous leurs exploits contemporains ou ceux des autres espèces subissent l'ombre portée des Jours Anciens où leur splendeur était à l'apogée. Figures de mythes vaincus par l'usure du temps, ils mettent fin à leur exil et emportent à l'Ouest, dans un espace muet, leur suprématie esthétique.

Cela dit, on pourrait postuler que les Hommes et les Hobbits, doués d'un génie propre et enrichi par le contact des Elfes, préservent leur intensité mythique ou même innove à travers leurs propres paradigmes chevaleresques. Le texte dément cet espoir aussi : le récit des événements de *The Lord of the Rings* contient sa propre littérisation grâce au Livre Rouge, qui compile les aventures de Bilbo et la Guerre de l'Anneau. Sam est explicitement chargé de l'achever. Confier sa fin à un personnage aussi lié au quotidien que Sam (malgré son ennoblissement) revient à officialiser la sortie du mythe et l'entrée dans l'histoire<sup>32</sup>. Les chants ou les récits épiques font définitivement défaut. À croire qu'avec le départ des Elfes et la sublimation éthique de Frodo, il n'est plus possible, comme avant, de relancer les paradigmes chevaleresques... La destruction de l'Anneau même a enrayé les possibilités d'un Éternel Retour<sup>33</sup>. Cette conversion à l'histoire n'est pas du tout neutre : la blessure de Frodo, sa mélancolie et la litanie douloureuse des séparations provisoires puis définitives des membres de la Communauté de l'Anneau symbolisent la fin du mythe. À ce sujet, même la branche chevaleresque, mythifiée grâce à la « hiérogamie » finale, dépasse l'apothéose du couronnement et finit dans l'amertume car la disparition d'Aragorn, accompagnée des larmes nostalgiques d'Arwen, révèle que le mythe est périssable... Elle est d'autant plus amère que l'*encatastrophe* chrétienne n'est même pas envisageable.

<sup>32</sup> Tolkien a d'ailleurs déclaré dans la lettre 156 (J.R.R Tolkien, *Letters*) : « This story exhibits “ myth ” passing into History ». L'Histoire est dans cette lettre identifiée à la domination des Hommes, qui coïncide avec le départ des Elfes. De fait, dans *The Lord of the Rings* (hors prologue et appendices), il n'est jamais question d'historiens, sauf au sujet de la bataille de By Water (J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 1016), c'est-à-dire après la destruction du mythe et de l'Anneau.

<sup>33</sup> V. Ferré dans *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu* interprète le geste de Frodo comme une « sortie du mythe ». Sa mutilation (un doigt coupé) semble certes reproduire celle qu'Isildur a infligée à Sauron et former à son tour un mythe puisqu'une chanson est intitulée « The story of Nine-fingered Frodo and the Ring of Doom » (J.R.R Tolkien, *LOTR*, p. 950). Cependant la destruction de l'Anneau interdit toute reproduction future et en cela signe la sortie du mythe.



MERITES ET JUSTIFICATIONS D'UNE COLLABORATION ENTRE HEROISMES

*Fondement idéologique de la distribution héroïque de Tolkien*

On l'a vu, il n'y a pas conflit, mais collaboration entre les héroïsmes hiérarchisés par Tolkien. La chevalerie est une préparation à une forme supérieure d'héroïsme. On en trouve une illustration supplémentaire dans la structure narrative : un tronc commun associe dans une compagnie à neuf membres tous les héroïsmes jusqu'à la séparation en branches « spirituelle » et « chevaleresque » ; autant dire qu'avant la précipitation douloureuse dans la solitude initiatique et la faillite morale de la convoitise chevaleresque les deux héroïsmes peuvent faire route commune et voir la chevalerie aguerrir le futur héros spirituel.

Cette hiérarchie relativement consensuelle prend sa source dans les convictions de l'auteur. La narration attribuée à Aragorn des actes de miséricorde, de clémence et lui prête une réflexion spirituelle ainsi qu'une résolution digne de la « théorie du courage ». Sur son lit de mort, Aragorn décède sereinement car il formule à Arwen désemparée l'espoir d'un « au-delà » caché. Cet épisode est celui qui s'apparente le plus à une Révélation et confirme qu'Aragorn, qui n'aime pas le sang, est un modèle du « païen vertueux ». En fait, il est en phase avec ce que Tolkien accordait de qualités aux meilleurs des païens. Tolkien conçoit que la chevalerie contient une part de l'héroïsme, au même titre que le mythe contient comme une part de la vérité divine. Aragorn, à la lisière de l'héroïsme supérieur et de la vérité divine, représente le plus dignement ces parts. Tolkien problématise l'héroïsme à partir de sources qui associent valeurs chevaleresques et fonction du mythe (*Beowulf, la Bataille de Maldon...*) et dont l'influence est patente dans *The Lord of the Rings*. Mais, pour ce chrétien convaincu, il était indispensable de trouver une compatibilité entre son admiration, notamment esthétique, pour les mythes chevaleresques du nord et *les Evangiles*. En conscience, Tolkien savait que le paganisme authentique (notamment par sa brutalité et sa cruauté) et *les Evangiles* étaient irréconciliables, comme la rupture de Frodo avec la chevalerie le suggère. Pour parvenir à une entente, en conformité avec sa réflexion d'une vie sur le rôle du mythe, il l'envisage alors comme une formulation, obscurcie mais propédeutique, de la vérité divine. C'est ce qu'il écrit, par exemple, dans le poème *Mythopoeia* et dans l'essai sur les contes de fée *On fairy Stories*. Dès lors, le héros chevaleresque, figure extraite du paganisme, anticipe l'héroïsme chrétien, comme le mythe met sur la voie de la Révélation et la Rédemption. Le parcours de Frodo, à ce titre, est exemplaire : parti d'un quotidien humble, il a d'abord rêvé aux aventures elfiques et adopté un paradigme chevaleresque. Mais, poussé par les circonstances au paroxysme de l'héroïsme, il se dessaisit des valeurs chevaleresques, rachète la faute d'Isildur et s'approche autant qu'il est possible des valeurs chrétiennes dans un monde qui précède la Révélation.

*Les héroïsmes solubles dans un processus commun d'ennoblissement*

Le héros de Tolkien est, on l'a vu, à la fois enraciné dans la littérature médiévale et articulé avec un substrat mythique. Mais cette louable figure profane entre en tension avec des valeurs chrétiennes, qui dissolvent mythe et chevalerie et précipitent le héros vers des horizons supérieurs car sacrificiels. La hiérarchie n'implique cependant pas deux héroïsmes concurrents, clivés sans espoir de réconciliation, puisqu'au contraire c'est par l'héroïsme chevaleresque qu'une mue vers les valeurs chrétiennes est envisageable. Pour que ce parcours initiatique soit réalisable, il faut postuler un dénominateur commun à tous les héros de Tolkien, une compatibilité fondamentale quelle que soit leur échelle (simple soldat, roi, pré-christ...) et leur destin (mort sacrificielle, couronnement, survie *in extremis*...). C'est l'ennoblissement, un processus où chaque homme est en mesure de se

grandir, indépendamment du statut initial et du résultat obtenu. Qu'il s'arrête au paradigme chevaleresque, qu'il le transcende grâce au sacrifice, le processus d'ennoblissement, durablement associé à la « théorie du courage » (face au renoncement d'un Denethor ou d'un Saruman) est le cœur de l'héroïsme de Tolkien. À tel point que l'auteur n'a cessé de le considérer comme le plus émouvant en littérature<sup>34</sup>.

Quel mérite à mettre en scène un ennoblissement accessible à tous ? Sans doute, comme pressenti, celui de fédérer tous les clivages idéologiques de l'héroïsme de Tolkien, de permettre un montage à la fois achevé, cohérent et intégralement problématisé de sa représentation esthétique dans une œuvre unique. Mais, plus fondamentalement, l'histoire de simples Hobbits promet pour le lecteur la conviction pénétrante, dans un monde miné par des constats d'impuissance, de la possibilité universelle d'un héroïsme : il n'y a pas d'homme, pas même de victime, qui ne détienne à son échelle les clés de sa transcendance, fût-elle sacrificielle.

<sup>34</sup> Cf. lettre 181.

BIBLIOGRAPHIE

*Sources*

J.R.R Tolkien, *The Letters of JRR Tolkien*, éd. H. Carpenter et Ch. Tolkien, Londres, Harper Collins Publishers, 1995 ; éd. française : JRR Tolkien, *Lettres*, trad. D. Martin et V. Ferré Paris, Christian Bourgois Editeur, 2005.

J.R.R Tolkien, *The Monsters and the Critics and Other Essays*, Londres, Harper Collins Publishers, 1983 ; éd. française : J. R. R. Tolkien, *Les monstres et les critiques et autres essais*, trad. Ch. Laferrière, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2006.

J.R.R Tolkien, *The Tolkien Reader*, recueil incluant *The Homecoming of Beorhtnoth, Beorhthelm's Son*, *On Fairy Stories*, *Leaf by Niggle*, *Farmer Giles of Ham* et *The Adventures of Tom Bombadil*, New York, Ballantine Books, 1966.

J.R.R Tolkien, *Tree and Leaf*, recueil incluant *On Fairy-Stories*, *Leaf by Niggle* et *Mythopoeia*, Londres, George Allen and Unwin, 1964.

Édition française de *The Tolkien Reader* et de *Trea dans Leaf* : J. R. R. Tolkien, *Faërie et autres textes*, trad. Fr. Ledoux, C. Leroy et E. Riot, Paris, Christian Bourgois Editeur, 1974.

*Études sur la vie et l'œuvre de Tolkien*

H. Carpenter, *J.R.R. Tolkien : A Biography*, Londres, Houghton Mifflin, 2000.

V. Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2001.

T. Shippey, *J.R.R. Tolkien Author of the Century*, New York, Houghton Mifflin Company, 2000.

T. Shippey, *The Road to Middle-earth*, Londres, Harper Collins Publishers, 1982.

*Tolkien trente ans après*, dir. V. Ferré, Paris, Christian Bourgois Editeur, 2004.

*Analyses générales sur le mythe et la chevalerie*

M-L. Chênerie, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens en vers des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles*, Genève, Droz, 1986.

M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, Folio, 1988.